

UN CORBUSIER

Fiction & Cie



François Chaslin
UN CORBUSIER

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Pour toutes les citations de Le Corbusier, ainsi que l'image pages 500-501 :
© FLC/ADAGP, Paris, 2014.

ISBN 978-2-02-123796-2

© Éditions du Seuil, mars 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Paul Chaslin
Olivier Rolin le Capitaine

à Olivier Rolin le Capitaine

En souvenir de mon père, l'ingénieur Paul Chaslin.

Aux amis, informateurs, témoins,
aux auteurs de livres antérieurs,
à la Fondation Le Corbusier,
à Olivier Rolin le Capitaine et mon éditeur, merci.

Avertissement

Les citations sont nombreuses, exactes, vérifiées. Pour des raisons stylistiques, et contrairement à l'usage universitaire, je les ai parfois condensées sans indiquer les coupes. J'ai unifié leur orthographe, l'emploi des majuscules, des guillemets et de l'italique, ainsi que la ponctuation. À chaque fois que ce m'était possible, j'ai précisé leur origine dans le corps du texte mais je n'ai pas utilisé de notes.

J'ai parlé de Le Corbusier lorsqu'il s'agissait du personnage historique et du Corbusier dans les cas de plus grande familiarité. J'ai conservé des capitales au nom de Le Corbusier ou à Corbu lorsqu'il s'agissait de l'individu et systématiquement écrit ce nom en minuscules lorsqu'il était substantifié et qu'il s'agissait de l'une de ses quatre Cités radieuses : le corbusier ou le corbu.

*

Si la tradition a bien voulu retenir les mots serlienne ou mansarde, jamais aucun nom d'architecte n'a été à ce point décliné. Je me suis attaché à glaner les vocables forgés sur le sien : corbusique et même anti-lecorbusique, corbuse, corbuscane, corbusier et corbusière ou lecorbusière, et pseudo-corbusière, corbuséen et corbusien, lecorbuséen ou lecorbusien, corbusiste, corbusif ou corbusive, corbusiériste, corbusiérien ou -rienne, corbusiesque ou corbusianesque, corbusante, et le péjoratif corbusard. Et toutes les variations autour des tendances de la corbusiannerie : pseudocorbuséennes, postcorbuséennes ou néocorbuséennes. Et jusqu'au corbusièresquement de William Ritter, délibérément grinçant. Comme cela pouvait suffire, je me suis abstenu d'en créer de nouveaux.

« La mémoire des hommes est un vaudeville ou un cimetière éclairé à l'électricité. Je ne touche jamais aux légendes. C'est la forme sous laquelle les génies (et les dieux) communient avec l'humanité. »

Frédéric Sauser, *Le Dernier des masques*,
écrit à La Panne, août 1910.

Ceci n'est pas une biographie, il en existe. Ce n'est pas un travail universitaire : ils pullulent et il n'y a pas d'architecte au monde dont la connaissance soit à ce point nuancée, mosaïquée, pointilliste, très fine, indiscreète même sur nombre d'aspects. J'aurais pu faire un livre mieux architecturé, bien sûr, plus construit, plus clair, lumineux. « Savant, correct et magnifique » comme il aimait que soient les volumes puristes assemblés sous la lumière. Radieux et de grandeur conforme. Mais je n'ai pas souhaité, ou je n'ai pas pu. C'est un tas de choses, plutôt. Un tout-venant de pépites et de caillasses ramassées dans les méandres d'une vie prodigieuse où elles s'étaient déposées.

Je n'ai pas voulu attenter à la légende, trop y toucher. Simplement rompre quelques enchantements. Ce n'est pas un réquisitoire. Certains le diront. Ce n'est pas un procès mais un portrait. Un portrait qui tente de multiplier les angles de vue et d'ouvrir la perspective sur un objet trop célébré et devenu immuable, marmoréen en un sens ou peut-être bétonné : l'architecte Le Corbusier. Un portrait incomplet, avec des corrections, des remords et des sautes d'humeur, un portrait fragmenté, une peinture par petites touches, à facettes, à contrastes, incluant dans le motif des lettres anciennes, des papiers collés, des coupures de journaux, des moments poétiques, quelques mochetés. En arrière-plan, comme dans la peinture ancienne, comme dans la fresque du *Bon Gouvernement* étalée sur un mur du Palazzo Pubblico de Sienne par Lorenzetti (que cela n'empêcha pas de mourir de la peste noire) ou dans le fond du tableau de *La Vierge du chancelier Rolin* par Van Eyck, se déploie un panorama avec un fleuve, le cours d'une histoire que l'on déclarera glorieuse par commodité mais qui révèle un paysage plus irrégulier, marécageux et tragique qu'on ne l'avoue : la France.

J'écris un siècle après qu'Apollinaire, dans son essai sur *Les Peintres cubistes*, exposait qu'on ne peut pas transporter partout avec soi le cadavre de son père. « On l'abandonne en compagnie des autres morts. Et l'on s'en souvient, on le regrette, on en parle avec admiration. » Et il soulignait qu'en vain on bande l'arc-en-ciel. « Les saisons frémissent, les foules se ruent vers la mort, la science fait et refait ce qui existe, les mondes s'éloignent à jamais de notre conception, nos images mobiles se répètent ou ressuscitent leur inconscience et leurs couleurs, les odeurs, les bruits qu'on mène nous étonnent, puis disparaissent de la nature. » Un Picasso, écrivait-il encore, « étudie un objet comme un chirurgien dissèque un cadavre ». Disséquer est un bien grand mot, disons que je procède à une auscultation du Corbusier, émue, taquine peut-être et plutôt caressante.

*

C'est un portrait, donc, mais aussi une promenade, à certains égards une promenade sentimentale, et l'évocation du paysage mental d'un homme d'un autre siècle. Une promenade assez longue dont je suis finalement revenu un peu mélancolique. Une promenade en deux moments historiques que sépare la Seconde Guerre mondiale. Du paysage mental dont je parlais, c'est une exploration qui commence par la face nord, escarpée, un ubac plutôt froid, parfois glaçant, obstiné, dur à gravir, où s'entendent les oiseaux noirs : ramage et plumage du jeune Corbu. C'est l'enfance d'un chef puis sa maturité. Et voici qu'après une sorte de col atteint dans les années de l'Occupation, après un replat : « La saison est si extraordinairement belle et sèche, ici depuis des mois » (avril 1943), l'aventure dévale vers les Trente Glorieuses sur un versant plus ensoleillé qui porte ses fruits, notamment dans la lumière du Midi. Et c'est la Cité radieuse, et ses querelles, et ses trois avatars dans d'autres climats, et leurs quatre destins. Puis c'est la mort du vieux, la fin des utopies, et c'est nous autres.

*

Je possède peut-être quatre cents livres et fascicules de Le Corbusier ou qui sont consacrés à son œuvre (deux mètres quatre-vingt-dix de

rayonnages en tout cas et les nouveaux venus entassés par terre, en piles instables dans lesquelles je bute), une boîte entière de tirages noir et blanc de ses portraits photographiques, avec son strabisme et les curieuses lunettes d'acier puis de bakélite noire dont il encadrerait son regard. J'ai chiné les raretés en toutes langues, les autographes, les tapuscrits dactylographiés, les vieux négatifs, les dessins d'enfants et les cartes postales, les disques vinyle trente-trois tours et les bandes magnétiques, les reliques, les miettes, les moindres publications, d'anciens numéros de *L'Impartial* de La Chaux-de-Fonds et cette une du *Parisien libéré*: Le Corbusier (soixante-dix-huit ans) se noie à Roquebrune-Cap-Martin. Avec une photographie en encadré, impayable: « Le chien-loup de Le Corbusier attend son maître en vain sur le toit du cabanon. »

Je suis allé avec mon carnet à dessin jusqu'à Chandigarh, à Moscou, à Tokyo, Boston et La Plata pour visiter ses édifices, à Anvers et à Stuttgart. À Saint-Nicolas-d'Aliermont l'horlogère, dans la périphérie de Dieppe. Je suis allé à Lège, Pessac, Podensac, Poissy et Vaucresson. Et même à Kembs, au bord du canal de Huningue, en Alsace. Et bien sûr dans sa ville natale de La Chaux-de-Fonds. J'ai enquêté lorsqu'on menaçait de détruire par explosif l'immeuble de Briey-la-Forêt, réhabilité depuis. J'ai dormi à la belle étoile sur la terrasse de celui de Marseille et dix fois, vingt fois peut-être, couché dans les lits de fer du couvent de la Tourette, au contact direct de son béton et des enduits rêches qui la nuit vous rayent l'épaule.

Un jour, j'ai récupéré un fragment de stalactite dans la cuve du château d'eau qu'il avait construit en 1917 dans le vignoble des Graves avec la Société d'application du béton armé, la SABA, dont une amie devait me donner plus tard une liasse d'actions aussi périmées que ces coupons d'emprunts russes dont, entre les deux guerres, quand tout fut dit, on tapissait les fonds de placard. Ce fragment, je l'avais pieusement enveloppé dans du papier bulle et posté à Tadao Ando, architecte corbuséen d'Osaka, avec je ne sais quel message qui se voulait drôle et auquel il a dû ne rien comprendre à propos de la « loi du lait de chaux », vieux thème du bonhomme qui avait déclaré: « Le blanc de chaux est extrêmement moral... Le lait de chaux est la richesse du pauvre et du riche, de tout le monde. »

J'ai aimé sa littérature, son verbiage étouffe-chrétien, ses

approximations et ses redites, ses répétitions harassantes et sans cesse rebricolées, ravaudées, son mélange de culot, de mauvaise foi et coups de bluff, ses formules parfois sensationnelles mais pas toujours (certaines foireuses), son sens graphique et même quelquefois sa peinture, généralement si décriée. Et ce qualificatif qu'il employait à tout propos : « épataant ». J'ai, lorsqu'ils étaient encore en vie, rencontré beaucoup de ses anciens collaborateurs, français, grecs, polonais, indiens ou japonais, et un colombien. J'ai parlé de lui avec André Wogenscky, Charlotte Perriand, Rogelio Salmona, Georges Candilis, avec Oscar Niemeyer et Balkrishna Doshi. Avec Maria Elisa Costa, qui replia le drapeau tricolore sur son cercueil. Avec d'autres qui se montraient ravis qu'on le chamaille, comme le Suisse Alfred Roth qui avait suivi son chantier de la Weissenhof-Siedlung en 1927. Celui-ci, c'était lors de la commémoration à Athènes du cinquantième anniversaire du fameux quatrième Congrès international d'architecture moderne que nous avons organisée dans une salle de l'École polytechnique, rencontre au cours de laquelle je m'étais risqué à comparer le destin des quatre Cités radieuses.

J'en ai discuté avec ses photographes : Lucien Hervé le plasticien, aux images volontaires, noires à fort contraste, retailées aux ciseaux de couturière et basculées pour plus d'expressivité afin qu'elles ressemblent aux productions de la *Neue Fotografie* allemande, tout en plongées et contre-plongées. Et René Burri surtout, chroniqueur si frais, si lumineux, de la consécration de la chapelle de Ronchamp en juin 1955 (les dames endimanchées à la mode ancienne des provinces, avec leurs chapeaux de paille noirs et leurs parapluies). René Burri qui rendit compte d'une visite du vieil architecte sur le chantier en voie d'achèvement de la Tourette, en DS Citroën de ministre des débuts de la cinquième République, chapeau mou, veste croisée, nœud papillon, les aubes blanches des frères dominicains l'escortant comme les mouettes tournent autour des chalutiers.

Je me suis fait engueuler puis me suis rabiboché avec son mentor, l'ancien résistant puis ministre Claudius-Petit, si susceptible et méfiant qu'il posait entre nous un petit magnétophone sur la table lorsque je l'interrogeais pour un journal : « Comment peux-tu dire de telles conneries, toi dont le père est comme mon frère ? » Plusieurs autres de ses fidèles ont écrit pour me faire licencier de journaux auxquels,

de toute manière, je ne collaborais que rarement. Notamment Roger Aujame et sa femme Édith, une furieuse vestale. Puis on s'était réconciliés : ils n'étaient qu'affolés par l'irrespect à l'égard du géant. Avec toujours cet argument : « On attaque un mort. »

*

Bref j'étais un familier. Et puis je me suis récemment proposé une lecture plus attentive de sa correspondance, des lettres bien ordonnées de maître Corbu. Et j'ai pris alors des chemins qui s'ouvraient, des chemins en partie neufs pour moi et d'autres que je connaissais de longtemps, et j'ai bifurqué. Il y avait des impasses, des secrets, quelques ronces et même des barbelés dans le lointain, et je me suis perdu en route. Et je me suis notamment perdu sur la route de Vichy, à l'époque du Maréchal. J'ai dû alors me documenter, consulter d'autres genres d'archives, me pencher sur certaines périodes de l'histoire dont on préfère en général ne pas trop rouvrir les armoires. Comme je n'avais en fait aucun but précis, nulle part où aller, j'ai zigzagué. C'est le chemin des ânes, celui du pittoresque, des vues accidentées. Ce genre d'itinéraire tortueux qu'il avait célébré lui-même, Corbu, du temps qu'il était naïf, quand il s'appelait Charles Édouard Jeanneret. Du temps où, aimant encore les terrains « dits biscornus », il avait entrepris d'étudier la ligne courbe et sinueuse et la « suite croissante des impressions changeantes » qu'elle nous offre. Point de vue qu'il a rejeté ensuite, sauf qu'il en est resté une idée moins bucolique mais qui n'était pas sans rapport, même s'il la cantonnait désormais à l'organisation interne de ses architectures : celle de promenade, de promenade architecturale.

Il s'était attelé dans sa jeunesse à un essai, jamais achevé, qui se serait appelé *La Construction des villes*. Son titre était démarqué d'un traité de l'urbaniste viennois Camillo Sitte : *Der Städtebau* (ouvrage déjà ancien puisqu'il était paru en 1889, alors que lui-même n'avait que deux ans), qui avait été traduit sous un autre intitulé : *L'Art de bâtir les villes*. « La leçon de l'âne est à retenir », y déclarait-il. Et je l'ai retenue ici. Ce projet littéraire qu'il jugea plus tard « un peu idiot » avait été commencé à Munich en 1910, il comptait initialement le signer avec son professeur, le peintre L'Eplattenier. Il l'avait repris en

1915 à Paris, menant des recherches à la Bibliothèque nationale : « Ce sera épatant je crois. » Et puis il l'avait abandonné car après la Grande Guerre, dans les milieux artistiques, triomphait un monde d'idées neuves. Et lui-même s'étant intégré aux avant-gardes parisiennes, il allait devenir cette extraordinaire machine intellectuelle à produire de la doctrine.

Et ce furent les articles de la revue *L'Esprit nouveau*, signés du pseudonyme Le Corbusier-Saugnier, réunis avec d'autres ensuite, une dizaine au total, dans son livre *Urbanisme* qui devait paraître à l'automne 1925. En juin 1922, l'article « Le chemin des ânes et le chemin des hommes » figurait dans le dix-septième numéro de la revue, il deviendra le premier chapitre du livre. « L'homme marche droit parce qu'il a un but, écrivait-il. Il sait où il va. Il a décidé d'aller quelque part et il y marche droit. L'âne zigzague, muse un peu, cervelle brûlée et distrait, zigzague pour éviter les gros cailloux, pour esquiver la pente, pour rechercher l'ombre. Il s'en donne le moins possible. L'âne ne pense à rien du tout, qu'à ne pas s'en faire. » Et puis, novembre 1923, numéro 18 de *L'Esprit nouveau* et deuxième chapitre du livre : « L'ordre ». Lui, Corbu, savait où il allait : tout droit.

*

Ingénieur des Ponts et Chaussées et théoricien, Auguste Choisy avait inventé une forme de perspective qui saisissait les édifices par en dessous, comme on regarde quand on est polisson sous les jupes des filles. Vues plafonnantes ou chtoniennes, parfois dites « du point de vue de la grenouille », elles réunissaient en une seule image la sainte trinité du dessin d'architecture : plan, coupe, élévation. À la toute fin du dix-neuvième siècle, il avait fait paraître une *Histoire de l'architecture*. Une somme de plus de onze cents pages qui, après les écrits de Viollet-le-Duc, avait encore une fois secoué la tradition des Beaux-Arts. Lui enseignait à Polytechnique. Le jeune Jeanneret avait été impressionné. Devenu Le Corbusier-Saugnier, il en extrayait une analyse de l'Acropole dont il reproduisait certains dessins dans *L'Esprit nouveau*. C'était en janvier 1921 : « Trois rappels à messieurs les architectes, le plan ». Avec des mots nouveaux, spectaculaires, il expliquait que l'organisation des édifices, irrégulière, très éloignée des

ordonnances du classicisme, la situation des masses, les asymétries y créaient un rythme intense. Le spectacle devenait « massif, élastique, nerveux, écrasant d'acuité, dominateur ». Choisy n'avait parlé que de paysage, de parcours, de tableaux successifs.

Chemin des ânes, zigzag, parcours ou promenade architecturale. C'est dans le premier tome de son *Œuvre complète*, publié en 1929, qu'apparaît cette idée de promenade, à propos de la villa du collectionneur La Roche, à Auteuil, qui abrite maintenant la Fondation Le Corbusier. Elle serait « un peu comme une *promenade architecturale*. On entre, écrit-il, le spectacle architectural s'offre de suite au regard ; on suit un itinéraire et les perspectives se développent avec une grande variété ; on joue avec l'afflux de la lumière éclairant les murs ou créant des pénombres ». De la lumière, et des pénombres, c'est bien ce que j'ai recherché dans cet ouvrage. Et à propos de la villa Savoye de Poissy, dans le deuxième volume de l'*Œuvre complète*, paru en 1934, il évoquait une nouvelle fois « une véritable promenade architecturale, offrant des aspects constamment variés, inattendus, parfois étonnants. Il est intéressant d'offrir tant de diversité quand on a, par exemple, admis au point de vue constructif un schéma de poteaux et de poutres d'une rigueur absolue ». Un contrepoint donc, dialoguant avec une rigueur absolue à laquelle pour ma part je ne prétends pas : exactitude des faits, mais peu d'ossature. Un jour, il parlera de commotions diverses et successives.

Plus tard encore, bien plus tard, il fera à son ami Claudius-Petit cette extraordinaire déclaration : « Il ne faut pas croire que j'aie mauvais caractère. Je suis d'une simplicité totale, d'une clarté totale. Et ce sont les événements qui sont tordus autour de mon caractère qui est droit, purement et simplement. » Zigzaguons. Et, sans le moindre but, allons à travers ces événements tordus autour d'un caractère si droit, si purement et simplement droit, mais commençons par l'origine.

Dictionnaire des architectes
Encyclopædia Universalis, Albin Michel, 1999

Mutations
Rem Koolhaas dir., Arc en rêve, Actar, Barcelone, 2000

Fernand Pouillon, architecte méditerranéen
Jean-Lucien Bonillo dir., Imbernon, Marseille, 2001

Les Gratte-ciel de Villeurbanne
Anne-Sophie Cléménçon dir., L'Imprimeur, 2004

Paul Chemetov
Paul Chemetov et Thomas Junin dir., Moniteur, 2006

Pierre Hebbelinck, Le Manège
La Lettre volée, Bruxelles, 2006

Tadao Ando, œuvre complète
Enrico Navarra 2006

Ernest Pignon-Ernest
Delpire, 2010

Mine de rien
*Annie François
Seuil, 2012*

La Société des marques
Gilles Deléris et Denis Garcel dir., Paroles et Silence, 2015



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (61)
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2015; N° 123091 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE